sauraient vous avoir trop d'obligation de les convaincre qu'ils sont en possession d'un pays qui ne le cède à aucun autre pays de l'Amérique du Nord. Comme l'un d'eux, j'ai été longtems porté à croire que le Bas-Canada était inférieur, à plusieurs égards, au Haut-Canada et aux États-Unis; mais depuis que j'ai lu vos nombreux articles sur le sujet, je suis devenu pleinement satisfait du Bas-Canada, et j'y vois plusieurs avantages dont je ne m'étais pas aperçu auparavant. Je désirerais que ce que vous dites avec vérité de ce pays fût connu dans les Iles Britanniques; et nous en viendrait plus d'émigrans et de capitaux; et il ne faut que cela pour faire prospérer le Canada.

Nul homme n'est venu comme vous en avant pour faire connaître les sources du pays, et pour prouver qu'elles ne sont inférieures à celles d'aucune des contrées qui le bornent, au sud et à l'ouest. Je vous souhaite vie et santé, afin de pouvoir continuer longtems vos utiles labours pour le bien de votre pays. Ce que vous avez fait dernièrement pour ôter des esprits l'idée ridicule que le Bas-Canada est en décadence et sur le penchant de la ruine, ou incapable de prospérer comme pays agricole, est un des plus grands services que vous ayez pu rendre à ses habitans. Je n'ai pas été inattentif à l'utile travail auquel vous vous livrez, depuis plusieurs années, et je regrette de ne pouvoir pas vous en donner une preuve plus substantielle.

UN LECTEUR CONSTANT.

Montréal, 17 Décembre, 1850.

En publiant la lettre précédente d'un "Lecteur Constant," il est presque inutile d'ajouter que nous ne pouvons qu'être flatté de voir nos humbles efforts, comme Rédacteur de ce Journal, approuvés par une personne qui paraît savoir comment exprimer son approbation. Le Bas-Canada n'a pas été apprécié, d'après ce qu'il offre d'avantageux, comme pays agricole, et cette circonstance a retardé son progrès et sa prospérité. Ceux même qui sont nés dans le pays n'en ont pas jugé assez favorablement. Ce peut être pour ceux qui en ont ainsi jugé un prétexte pour ne pas introduire dans leur système de culture les améliorations nécessaires; mais nous ne pouvons admettre que ce

soit là un prétexte, ou une excuse valable. Excepté dans le Jardin d'Eden, au temps de l'innocence de nos premiers parens, il n'y a aucune partie de la terre qui produise les nécessités et les douceurs de la vie, sans que l'homme l'ait cultivée et y ait donné ses soins. C'est un grand bienfait de la providence que d'être placé dans un pays qui donne une grande variété de productions pour l'usage de la vie, à proportion du soin et de l'habileté employée à la culture du sol, et c'est un avantage qu'on possède assurément dans le Bas-Canada. Il est absurde de s'en prendre au pays généralement, au lieu d'adopter les mesures propres à obvier à ce qui peut s'y trouver de défectueux. Il serait absurde aussi de s'attendre à pouvoir améliorer sa condition autrement que par les moyens qu'on possède. Le Canada est naturellement un trop beau pays pour avoir besoin de compter sur d'autres pour devenir riche et florissant. C'est de ses propres ressources que doivent venir la richesse et la prospérité dont il pourra jouir. Dans les circonstances où il se trouve maintenant, il peut avoir besoin de capitaux pour le développement de ses vastes ressources; mais quel que soient les capitaux dont il ait besoin ou qu'il obtienne pour tirer parti de ses ressources et de ses avantages, il n'y a pas de pays au monde auquel on puisse prêter avec plus de sûreté, ou qui puisse devenir plus en état de rendre ce qu'il aura emprunté. On peut se tromper, et négliger d'adopter les mesures nécessaires pour assurer la prospérité du pays, mais quelle que soit l'erreur ou la négligence, il faut que, tôt ou tard, le Canada soit un grand pays: le manque d'accord, ou d'une union convenable dans l'action, pourra retarder l'époque de sa grandeur, mais ne pourra pas empêcher qu'elle ne se réalise finalement.

DESOTISME.—Acte par lequel on donne ses caprices pour règles, sa puissance pour preuve, et ses succès pour raisons.